Document généré le 31 mai 2025 21:50

Liaison

Doric Germain
Aurait-il perdu le Nord?

Denis Gratton

Numéro 40, automne 1986

Les arts, les artistes et l'économie

URI : https://id.erudit.org/iderudit/43432ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)
1923-2381 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Gratton, D. (1986). Doric Germain : aurait-il perdu le Nord? *Liaison*, (40), 26–27.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 1986

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Doric Germain

Aurait-il perdu le Nord?

par Denis Gratton

Devant un auditoire d'étudiants des écoles secondaires, Doric, sans prétention, raconte ce qui l'a amené à écrire des romans. Les étudiants qui, pour la première fois, associent personnage et production littéraires sont mystifiés. L'auteur représente à leurs yeux l'aventure des grands espaces nordiques. Pour eux, le voile est levé et le Jules Verne du Nord ontarien leur apparaît en chair et en os. Le mythe en est d'autant plus puissant...

Après les inévitables questions du genre : cela s'est-il vraiment produit? et les inévitables réponses du genre : en partie imaginé et en partie réel, Doric se retire et emporte avec lui ses secrets. Les personnages de ses romans continueront de hanter l'imagination des étudiants. Et Doric, en dépit de ses airs de simplicité, sait qu'il a touché une corde sensible : celle de la mystique de l'écrivain.

Parmi les quelque cinquante dossiers que je remets à Doric, dans le cadre de la rédaction du Dictionnaire de l'Amérique française que je coordonne au Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa, il s'en trouve un qui ne contient pour seule indication que le nom : « Doric Germain », et la longueur souhaitée du texte : de cent à cent vingt-cinq mots. Au bout de trois semaines, l'article me revient : aucune extravagance, surtout aucune vantardise. L'article est d'une sobriété presque désarmante, mais pour qui le connaît, à l'image de celui qui en est à la fois l'objet et l'auteur.

Il avoue être un mercenaire de la littérature et vouloir gagner beaucoup d'argent avec ses livres. Son premier roman, **La vengeance de l'orignal** (1980), lui aurait rapporté, en tout et partout, environ 30 000 $.

Accueilli favorablement dans les écoles secondaires, ce roman fait partie du curriculum dans plusieurs conseils scolaires et s'est vendu à plus de 10 000 exemplaires. Dans un marché qui ne représente que le dixième de celui du Québec, ceci fait de **La Vengeance** un mini-**Matou**. Et Doric n'en est pas peu fier. Encouragé par le succès du premier-né, il a rédigé deux nouveaux romans : **Le Trappeur du Kabi** (1981) et **Poison** (1985).

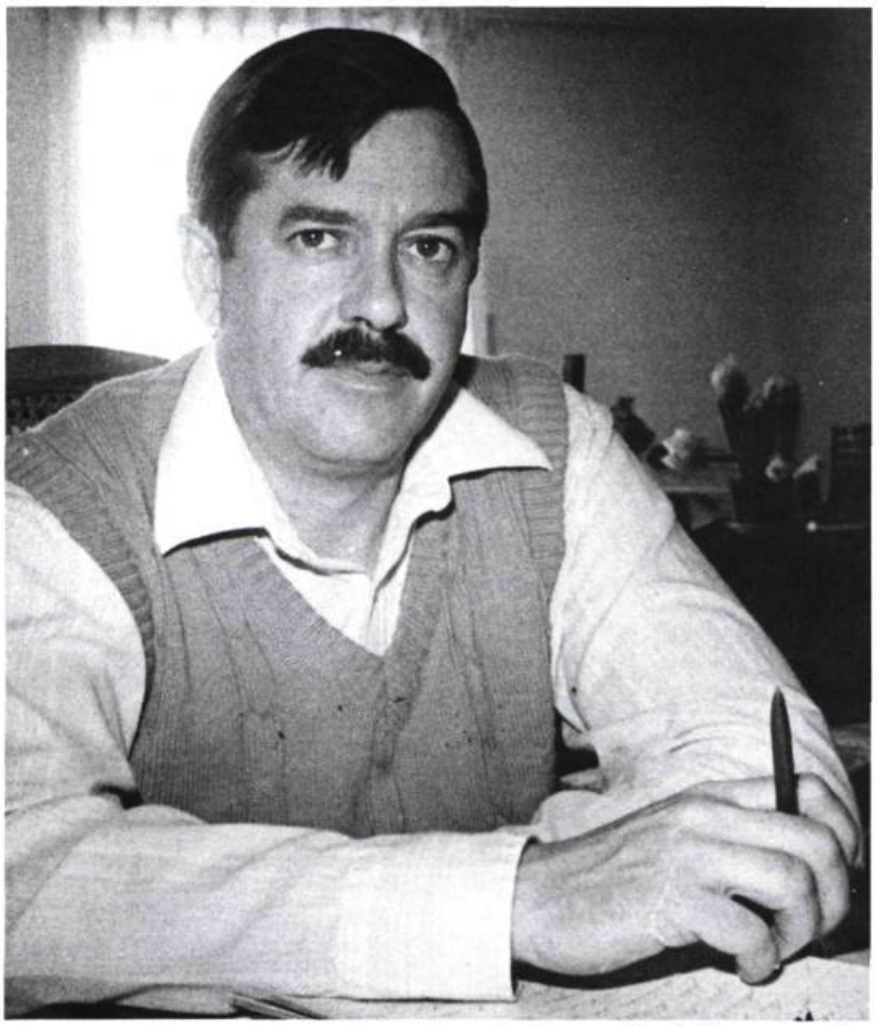
Depuis l'hiver de 1985, il habite Ottawa. Des circonstances d'ordre personnel l'ont porté à quitter Hearst et à suspendre sa carrière d'enseignant afin de tenter l'expérience de l'écriture à plein temps en venant s'installer à Ottawa. Il reconnaît que ce n'est pas facile. Outre Patrice Desbiens (voir page 7) et Paul-François Sylvestre (voir page 61), peu d'écrivains franco-ontariens réussissent à vivre uniquement de leur plume — ou de leur ordinateur. Ainsi, pour rejoindre les deux bouts, il doit se contenter d'emplois occasionnels divers : rédiger des articles pour Le Dictionnaire de l'Amérique française, transplanter des cèdres paysagers, etc.

Tous ces romans s'adressent spécifiquement à un public d'adolescents. Lors du Colloque des écrivains et des éditeurs ontarois, tenu à Sudbury en juin 1982, il affirmait qu'il n'y avait pas de honte à écrire pour un public de jeunes du secondaire plutôt que pour des professeurs de littérature (LIAISON no 23, août–septembre 1982, Le plaisir de se découvrir, par Fernan Carrière). Il faut convenir que le marché des écoles secondaires est plus intéressant que celui des professeurs de littérature. Il faut aussi reconnaître que ce marché devient vite saturé. On ne peut rajouter indéfiniment des romans au curriculum des écoles secondaires. Ce qui explique que ses deuxième et troisième romans marchent moins que le premier.

Issu d'un milieu modeste mais stimulant sur le plan intellectuel, Doric Germain est né au Lac Sainte-Thérèse, un petit village isolé tout près de Hearst, il y a quarante ans. Victor Hugo, Jules Verne et Jack London saisissent son intérêt dès son enfance. Ancien lauréat du concours de français, il complète des études en littérature française au Collège universitaire de Hearst. Ses études, il les finance en partie avec une bourse d'études et en partie en s'improvisant... barbier!

De retour à Hearst après avoir complété une maîtrise en littérature à l'Université d'Ottawa, Doric enseigne dans une école secondaire du Nord pendant six mois. En classe, il trouve difficile d'amener ses étudiants à apprécier une littérature qui n'est pas la leur et qui ne reflète pas leur monde. Logeant dans une chambre de motel, il trouve le temps long. Pour se désennuyer, il entreprend la rédaction d'un roman qui a pour cadre le Nord de l'Ontario et dans lequel il est question de chasse et de ces méchants Américains qui viennent à Hearst pratiquer effrontément le braconnage. Le roman finira par accumuler la poussière car, entre temps, Doric a commencé à enseigner à son alma mater où ses étudiants, plus motivés, peuvent digérer Stendhal ou Malreaux sans bâillements excessifs.

Dépoussiéré, son conte n'émerge de son tiroir que quelques années plus



Tout comme les gens du Nord, Doric Germain dit ce qu'il a à dire, sans voile, sans ironie, sans insinuation. (Photo: Jules Villemaire)

tard lorsque, encouragé par un collègue, il décide de montrer son texte à Gaston Tremblay, l'éditeur de Prise de Parole, qui est de passage à Hearst. Celui-ci s'intéresse au manuscrit et le publie sous le nom de **La Vengeance de l'orignal**.

Ses romans sont en quelque sorte à l'image de leur auteur et lui-même est en quelque sorte un reflet de sa région : sans prétention. À tel point que la lecture de ses romans et la connaissance des gens du Nord ontarien permettent de comprendre l'auteur. D'ailleurs, qu'y a-t-il à comprendre! Dans les trois cas, tout se situe au premier degré. Rien n'est caché : le virtuel est le réel.

Dans **La Vengeance**, on a parfois l'impression que les mésaventures des protagonistes sont le produit d'une conscience écologiste qui se lance subrepticement à la poursuite des chasseurs. Mais l'auteur lui-même nie que telle a pu être son intention. Tout comme les gens du Nord, Doric dit ce qu'il a à dire, sans voile, sans ironie, sans insinuations. Et lorsqu'il n'a rien à dire, il se tait.

Son style, c'est celui du raconteur qui relate ses histoires de jeunesse. Le style est intéressant parce que l'intrigue nous tient en haleine jusqu'au bout et puis parce que les événements que vivent ses personnages contiennent juste ce qu'il faut de mystique pour que l'on veuille en connaître le dénouement. Nul besoin de métaphores ou d'allégories, le raconteur nous relate une histoire et c'est tout. Sans le médium qu'est l'écriture et dans un contexte non électronique, on imagine bien Doric amuser la parenté avec des récits racontés au coin du feu, les hommes avec la pipe à la bouche, les femmes avec le tricot en mains et les enfants, les yeux grands ouverts, ébahis par l'histoire de mon oncle Doric.

Et puis, peut-être le Doric que j'ai présenté jusqu'ici n'est qu'un mythe et que, au fond, il s'amuse à nous faire croire ce qu'il n'est pas : un nordique amateur de la nature et sans prétention. L'homme de la nature qu'on l'imagine être s'est fait pincer par un garde-chasse l'automne dernier. Et puis, et c'est le comble, lors d'un après-midi de pêche que je passe avec lui, je le sens mal à l'aise en canot, il oublie ses agrès de pêche (et même les vers) et enfin, au bout de seulement deux heures, il veut revenir en ville.

Ou bien Doric n'est pas le gars du Nord ou bien le gars du Nord n'est que mythe. Et peut-être le Nord n'est-il qu'un mythe! Au cours des années soixante-dix, nous avons assisté à ce qu'il conviendrait d'appeler le mouvement de norditude (comme dans négritude) voire une fierté dans ses origines nordiques (songez à **Moé j'viens du Nord 'stie**), la rigueur de son climat, le côté frondeur de ses habitants, etc. Mais où sont maintenant les hérauts de la norditude : dans le Sud, comme Doric : ils sont à Ottawa (Doric Germain, Robert Marinier), Toronto (Cano) et Montréal (Robert Paquette). Non, ils ne sont pas à inventer une suditude; ils continuent d'évoquer le mythe du Nord.

Nous nous sommes tous fait avoir. Le virtuel n'est pas réel. Les romans de Doric contiendraient-ils un autre niveau que l'on ne soupçonne pas! Voyons, il ne nous l'avouerait jamais! Il préfère continuer à s'improviser raconteur et à nous faire croire que sa vie n'est que rivière qui coule paisiblement.

Qu'importe-t-il alors qu'il ait perdu le Nord! Ce qui compte en définitive, c'est que ses lecteurs continuent de le percevoir comme étant indissociable de ce territoire situé au nord du 55e parallèle.

Denis Gratton *est membre du Conseil d'administration des Éditions L'Interligne.*